

Jean Delabroy, professeur à l'Université Paris-Diderot de littératures française et comparée, est l'auteur de deux livres publiés aux éditions Gallimard, collection Verticales : *Pense à parler de nous chez les vivants* (1999) et *Dans les dernières années du monde* (2005). *La Séparation des songes*, publiée par Théâtre Ouvert en 2008, est sa première pièce de théâtre. Actuellement, il travaille à la traduction d'une « Tétralogie » d'Euripide, à l'écriture d'un nouveau roman et d'un deuxième texte pour la scène, *Pièces d'un enfant*.

Michel Didym, comédien et metteur en scène - de théâtre et d'opéra - est directeur artistique de la Mousson d'été et de la Maison européenne des écritures de théâtre. Il prendra la direction du Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique de Nancy, le 1er janvier 2010. Il met en scène et joue essentiellement des textes d'auteurs contemporains, notamment Beckett, Danis, Darley, Durringer, Koltès, Levin, Llamas, Novarina, Valletti, Vinaver. Il a participé à de nombreux spectacles, chantiers, mises en espace, mises en voix ou cartes blanches à Théâtre Ouvert depuis 1984. Il a mis en voix *La Séparation des songes* à Théâtre Ouvert avec Océane Mozas et Philippe Thibault en avril 2008.

Julie-Marie Parmentier a joué au théâtre sous la direction d'André Engel : *Le Jugement dernier*, d'Horvath, *Le Roi Lear*, de Shakespeare, *La petite Catherine de Heilbronn*, de Kleist et *Minetti*, de Bernhard. Au cinéma, elle a joué dans *La Vie ne me fait pas peur*, de N. Lvovsky, *La Ville est tranquille* et *Marie-Jo et ses deux amours*, de R. Guédiguian, *Les Blessures assassines*, de J-P. Denis, *Le Ventre de Juliette*, de M. Provost, *Folle embellie*, de D. Cabréra, *Sheltan*, de R. Chapiron, *Charly*, d'I. Le Besco, *Baby love*, de V. Garenq, et *36 vues du Pic Saint-Loup*, de J. Rivette.

Charlotte Castellat, diplômée du Conservatoire de Toulouse, a créé des musiques, au piano et au violoncelle, au théâtre pour plusieurs spectacles de Didier Carette et au cinéma pour accompagner des films muets, à la cinémathèque de Toulouse et en tournée.

RENDEZ-VOUS d'octobre

14 octobre à 19h -entrée libre sur réservation-

Comment te le dire ?

d'Armando Llamas

mise en voix par et avec **Michel Didym**

Ed. Théâtre Ouvert / Enjeux

*

5-24 octobre

Ecole Pratique des Auteurs de Théâtre

Namuncura

de **Guillermo Pisani**

maître d'œuvre **Alain Françon**

avec **Charlotte Clamens**, **Pierre-Félix Gravière**,

Claude Lévêque, **Guillaume Lévêque**, **Laurent**

Manzoni, **Laurent Menoret**, **Julie Pilod**, **Régis Royer**

14 octobre à 15h

Séance de travail ouverte au public

- entrée libre sur réservation -

22 et 23 octobre à 20h, 24 octobre à 16h

Mise en espace

- tarif unique 10 euros -

Théâtre Ouvert

Centre Dramatique National de Création

subventionné par le ministère de la Culture

et de la communication,

la Ville de Paris et la Région Ile -de-France

Jardin d'hiver - 4 bis cité Véron 75018 Paris

Réservation 01 42 55 55 50

accueil@theatreouvert.com • theatre-ouvert.net

Théâtre Ouvert

saison
09 10

25 septembre - 17 octobre 2009

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h,

matinée le samedi à 16h

le 28 septembre à 20h et le 14 octobre à 21h

CREATION

La Séparation des songes

de **Jean Delabroy**

mise en scène et direction musicale **Michel Didym**

avec **Julie-Marie Parmentier**

et **Charlotte Castellat** (création musicale)

lumières et scénographie **Olivier Irthum**

costumes **Cidalia Da Costa**

son **Pascal Bricard**

Editions Théâtre Ouvert / Tapuscrit

coproduction

Cie Boomerang-Lorraine, Théâtre Ouvert

avec le soutien de **Beaumarchais**

Cette pièce a reçu l'Aide à la Création du **CNT**

La compagnie Boomerang est subventionnée par le Conseil régional de Lorraine, le ministère de la Culture et de la communication (DRAC – Lorraine), le Conseil général de Moselle et la Ville de Metz.



Assaillie de questions que l'on n'entend pas, poursuivie par les souvenirs d'une captivité désormais finie, les rumeurs confuses du drame en cours, les paniques d'un futur vide, la jeune fille tente de dire l'indicible. Confrontée à un retour au réel aussi douloureux que libérateur, elle dévoile l'ambiguïté et la force du rapport affectif qui s'est instauré avec son ravisseur pendant des années.

Des voix, au-delà du fait divers par Jean Delabroy

Des voix

Ce que j'ai compris en écrivant *La Séparation des songes*, c'est que la Jeune Fille n'a pas par elle-même de voix. Elle est traversée par des voix : il y a en elle la voix d'une petite fille, celle d'une jeune femme, celle de l'homme, celles des témoins, des flics, des morts même. Elle est un couloir où ces voix passent, se bousculent, se mangent, se séparent. Je crois que nous sommes faits à pièces et morceaux, traversés de choses violemment différentes qui cohabitent dans un espace, une durée provisoires, nous. Je me suis rendu compte que ce que j'écrivais, c'étaient ces bouts de voix, littéralement accrochés au personnage qui se cherche dans cette penderie obscure. Et c'est ce qui fait le « drame », exactement : les efforts de la Jeune Fille avançant vers elle-même parmi ces voix, c'est l'action de la pièce.

Histoires/faits divers

Les événements sur lesquels je travaille, dont celui qui a donné *La Séparation* et celui qui maintenant pousse la nouvelle pièce en cours, sont des déclencheurs qui me propulsent de ce seul côté, là où la parole va être hésitante, haletante, aux prises avec des choses peu dicibles. Ceux de mes textes auxquels je suis le plus attaché sont nés de la même façon : une histoire un jour, qui me tombe dessus au même moment que tout le monde, et je suis aussitôt comme « réquisitionné », j'ai l'impression qu'on vient me chercher, moi personnellement, et que je n'ai même pas trois secondes pour réfléchir, c'est comme un ordre, en fait.

Ce qui est étrange, c'est d'éprouver à la fois ce sentiment tout puissant que je suis requis, et un besoin de ne surtout rien savoir. Surtout pas d'enquête : rien, deux, trois phrases, une image, c'est presque déjà trop. Je me souviens de mon premier « vrai » texte, il y a trente ans, il est parti d'une scène d'épouvante, et il m'a fallu des mois pour l'écrire (c'était une histoire, qui avait secoué tout le pays, d'un père qui avait veillé des jours et des nuits le cadavre de sa fille qu'il avait tuée avant de la découper « rituellement »), et moi je ne savais qu'une chose, c'est qu'il fallait que j'écrive ça, et que je ne pourrais rien faire tant que je n'aurais pas affronté ça. Voilà la réquisition, et c'est, il me semble, presque à chaque fois la même chose.

Un défi

Les faits divers qui viennent me chercher exercent une violence, que je subis, et que je retourne. Le seul chemin que j'entrevois pour dépasser ça a un rapport avec la grâce, ou, disons, l'amour.

J'explore, en tremblant de ce que je fais, l'idée que la séquestration dont tente de parler *La Séparation* puisse être un acte d'amour. Faute de quoi il risque d'y avoir de l'humanité qu'il faudrait renoncer à comprendre. Cette histoire, comme un amour sans lieu possible : et c'est quand elles sont sans lieu, c'est-à-dire sans mots ou gestes, que les amours deviennent monstrueuses.

Ce que le fait divers vient nous demander, c'est d'être capable (si on est capable) de retourner les « préfixes » sociaux, qui désignent « celui-là est un monstre », pour trouver une lumière, ou une obscurité, qui vient d'ailleurs et qui en tous cas fait que ce ne soit pas la proscription sociale qu'on entende.

Quand je suis face à une de ces histoires, c'est comme si elle me tendait un défi mental, en me disant : « essaye donc d'y comprendre quelque chose ». A mon tour je ne dis pas autre chose aux spectateurs, aux lecteurs, aux comédiens, à tous mes égaux en panique, « essayez ». Et le défi théâtral, c'est de faire en sorte, ceci étant donné, que la langue, qui est tout ce qui nous reste, cesse d'être pauvre, et commence d'être intensément misérable.

La valise de Jean Valjean par Michel Didym

J'ai ici la double responsabilité de conduire une actrice dans la respiration d'une œuvre (au sens physique, s'entend) - respiration facilitée par la topologie même de l'écriture qui indique précisément d'innombrables retours à la ligne, des césures, des suspens - et celle d'évoquer sur un plateau de théâtre la figure d'une personne séquestrée, enlevée à elle-même et aux siens pendant de longues années, qui tout ce temps était dans l'asservissement d'un homme qui la tenait sous sa coupe. Sans forcément la violenter, sans forcément la contraindre physiquement, il était en tous cas parvenu à se faire apprécier de sa séquestrée au point que, bien après, il occupait et occupe encore tout son esprit.

Cette jeune fille tente de rester debout, de ne pas sombrer, de s'accrocher à un geste, un signe tangible, une valise pleine de vêtements de petite fille, une matinée sur la plage, un chichi dont le sucre colle encore à ses doigts.

Sa fureur et sa haine, comment les tenir en scène ? Comment de tels sentiments sont incarnés ? Jusqu'où les faire entendre ?

Les artistes tirent la petite valise de leur art de dessous l'armoire. Ils la posent sur le lit. Ils tournent autour, puis soudain ils l'ouvrent et nous donnent à imaginer des continents. C'est à l'intérieur même des spectateurs que, par réverbération, se produisent alors des micro-implosions de sens, des images fulgurantes qui se gravent de façon plus définitive que si on les avait vues. C'est la magie et la force absolue du texte, dans ce qu'il produit chez l'auditeur des musiques, des formes, des couleurs, plus puissantes encore que ce que l'on peut construire en art. C'est ici, avec la complicité d'une musicienne, la possibilité d'inventer ce qui ne peut être dit, la possibilité d'imaginer au-delà des mots et de faire se soulever le sens.

RENCONTRES

Mardi 6 octobre

Rencontre avec l'équipe à l'issue de la représentation de 19h
à Théâtre Ouvert

Mercredi 7 octobre à 16h

Rencontre avec Jean Delabroy
à la médiathèque Flandre, Paris 19è